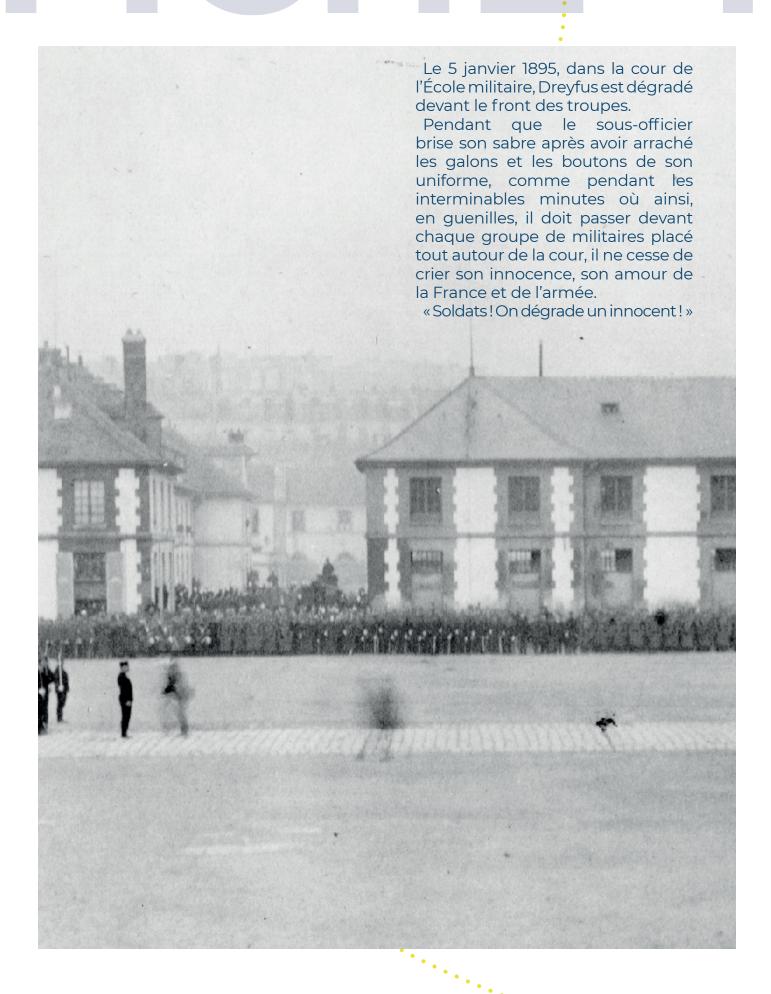
Dreyfus dégradé.



Dans ses souvenirs publiés en 1901, Dreyfus racontera cette terrible scène, ce « supplice pire que la mort » :

La dégradation eut lieu le samedi 5 janvier ; je subis cet horrible supplice sans faiblesse.

Avant la lugubre cérémonie, j'attendis une heure dans la salle de l'adjudant de garnison à l'École militaire. Durant ces longues minutes, je tendis toutes les forces de mon être ; les souvenirs des atroces mois que je venais de passer revinrent à ma mémoire et, en phrases entrecoupées, je rappelai la dernière visite que me fit le commandant du Paty de Clam dans ma prison. Je protestai contre l'infâme accusation portée contre moi ; je rappelai que j'avais encore écrit au ministre pour lui dire que j'étais innocent. [...].

Je fus conduit ensuite, entre quatre hommes et un gradé, au centre de la place.

Neuf heures sonnèrent ; le général Darras, commandant la parade d'exécution, fit porter les armes.

Je souffrais le martyre, je me raidissais pour concentrer toutes mes forces, j'évoquais pour me soutenir le souvenir de ma femme, de mes enfants.

Aussitôt après la lecture du jugement, je m'écriai, m'adressant aux troupes :

« Soldats, on dégrade un innocent ; soldats, on déshonore un innocent.

« Vive la France, vive l'armée! »

Un adjudant de la garde républicaine s'approcha de moi. Rapidement, il arracha boutons, bandes de pantalon, insignes de grade du képi et des manches, puis il brisa mon sabre, Je vis tomber à mes pieds tous ces lambeaux d'honneur. Alors, dans cette secousse effroyable de tout mon être, mais le corps droit, la tête haute, je clamai toujours et encore mon cri à ces soldats, à ce peuple assemblé : « Je suis innocent ! »

La cérémonie continua. Je dus faire le tour du carré. J'entendis les hurlements d'une foule abusée, je sentis le frisson qui devait la faire vibrer, puisqu'on lui présentait un homme.

condamné pour trahison, et j'essayai de faire passer dans cette foule un autre frisson, celui de mon innocence.

Le tour du carré s'acheva ; le supplice était terminé, je le croyais du moins.

L'agonie de cette longue journée ne faisait que commencer.

On me lia les poings et une voiture cellulaire me conduisit au Dépôt, en passant par le pont de l'Alma. En arrivant à l'extrémité du pont, je vis par la lucarne de la voiture les fenêtres de l'appartement où venaient de s'écouler de si douces années, où je laissais tout mon bonheur. L'angoisse fut atroce.

Au Dépôt, je fus, dans mon costume déchiré et en loques, traîné de salle en salle, fouillé, photographié, mensuré. Enfin, vers midi, je fus conduit à la prison de la Santé et enfermé dans une cellule.¹



Dreyfus peu après la dégradation (Musée de Bretagne)

Dreyfus, désespéré, avait songé au suicide. Mais pour l'honneur de la famille, pour son épouse, pour ses deux enfants, Jeanne et Pierre, il résistera. Son épouse, Lucie Dreyfus, a passé avec lui un pacte secret. Dans *Cinq années de ma vie*, se souvenant des jours qui précédèrent la dégradation, Dreyfus écrit :

•Ma femme vint me voir une seconde fois ; c'est alors que je lui fis la promesse de vivre et d'affronter courageusement la douleur de la lugubre cérémonie qui m'attendait. À la suite de sa visite, je lui écrivis :

- « Je suis plus calme, ta vue m'a fait du bien. Le plaisir de t'embrasser pleinement et entièrement m'a fait un bien immense.
- « Je ne pouvais attendre ce moment. Merci de la joie que tu m'as donnée.
- « Comme je t'aime, ma bonne chérie! Enfin espérons que tout cela aura une fin. Il faut que je conserve toute mon énergie. »

Et le 3 janvier, deux jours avant la dégradation, il lui écrit :

On m'apprend que l'humiliation suprême est pour après-demain. Je m'y attendais, j'y étais préparé, le coup a cependant été violent. Je résisterai, je te l'ai promis. Je puiserai les forces qui me sont encore nécessaires dans ton amour, dans l'affection de vous tous, dans le souvenir de mes enfants chéris, dans l'espoir suprême que la vérité se fera jour. Mais il faut que je sente votre affection à tous rayonner autour de moi, il faut que je vous sente lutter avec moi. Continuez donc vos recherches sans trêve ni repos...²

Après la dégradation, ces quelques lettres :

Alfred à Lucie Dreyfus

Prison de la Santé, samedi 5 janvier 1895.

Te dire ce que j'ai souffert aujourd'hui, je ne le veux pas, ton chagrin est déjà assez grand pour que je ne vienne pas encore l'augmenter.

En te promettant de vivre, en te promettant de résister jusqu'à la réhabilitation de mon nom, je t'ai fait le plus grand sacrifice qu'un homme de cœur, qu'un honnête homme auquel on vient d'arracher son honneur, puisse faire. Pourvu, mon Dieu, que mes forces physiques ne m'abandonnent pas! Le moral tient, ma conscience qui ne me reproche rien me soutient, mais je commence à être à bout de patience et de force...

Je te raconterai plus tard, quand nous serons de nouveau heureux, ce que j'ai souffert aujourd'hui, combien de fois, au milieu de ces nombreuses pérégrinations parmi de vrais coupables, mon cœur a saigné. Je me demandais ce que je faisais là, pourquoi j'étais là... il me semblait que j'étais le jouet d'une hallucination; mais hélas, mes vêtements déchirés, souillés, me rappelaient brutalement à la réalité, les regards de mépris qu'on me jetait me disaient trop clairement pourquoi j'étais là. Hélas, pourquoi ne peut-on pas ouvrir avec un scalpel le cœur des gens et y lire! Tous les braves gens qui me voyaient passer y auraient lu, gravé en lettres d'or: « Cet homme est un homme d'honneur. » Mais comme je les comprends! À leur place je n'aurais pas non plus pu contenir mon mépris à la vue d'un officier qu'on leur dit être un traître. Mais hélas, c'est là ce qu'il y a de tragique, c'est que le traître, ce n'est pas moi!...



Alfred à Lucie Dreyfus

5 janvier 1895. Samedi, 7 heures soîr. Je viens d'avoir un moment de détente terrible, des pleurs entremêlés de sanglots, tout le corps secoué par la fièvre. C'est la réaction des horribles tortures de la journée, elle devait fatalement arriver ; mais, hélas, au lieu de pouvoir sangloter dans tes bras, au lieu de pouvoir m'appuyer sur toi, mes sanglots ont résonné dans le vide de ma prison.

C'est fini, haut les cœurs ! Je concentre toute mon énergie. Fort de ma conscience pure et sans tache, je me dois à ma famille, je me dois à mon nom. Je n'ai pas le droit de déserter tant qu'il me restera un souffle de vie; je lutterai avec l'espoir prochain de voir la lumière se faire. Donc, poursuivez vos recherches...

Lucie à Alfred Dreyfus

Samedi soir, 5 janvier 1895.

Quelle horrible matinée! Quels atroces moments! Non! je ne puis y penser, cela me fait trop souffrir. Toi, mon pauvre ami, un homme d'honneur, toi qui adores la France, toi qui as une âme si belle, des sentiments aussi élevés, subir la peine la plus infamante qu'on puisse infliger, c'est abominable!

Tu m'avais promis d'être courageux, tu as tenu parole, je t'en remercie. Ta dignité, ta belle attitude, ont frappé bien des cœurs et lorsque l'heure de la réhabilitation arrivera, le souvenir des souffrances que tu as endurées dans ces horribles moments sera gravé dans la mémoire des hommes.

J'aurais tant voulu être auprès de toi, te donner des forces, te réconforter, j'avais tant espéré te voir, mon pauvre ami, et mon cœur saigne à l'idée que mon autorisation ne m'est pas encore parvenue et que je devrai peut-être attendre encore pour avoir l'immense bonheur de t'embrasser...

Nos chéris sont bien gentils ; ils sont si gais, si heureux. C'est une consolation dans notre immense malheur de les avoir si jeunes, si inconscients de la vie. Pierre parle de toi et avec tant de cœur, que je ne puis m'empêcher de pleurer.



Alfred à Lucie Dreyfus

Dimanche 6 janvier 1895, 5 heures.

Pardon, mon adorée, si dans mes lettres d'hier j'ai exhalé ma douleur, étalé ma torture. Il fallait bien que je la confie à quelqu'un ! Quel cœur est plus préparé que le tien à recevoir le trop-plein du mien ? C'est ton amour qui m'a donné le courage de vivre ; il faut que je le sente vibrer près du mien.

Courage donc! Ne pense pas trop à moi, tu as d'autres devoirs à remplir. Tu te dois à nos enfants, à notre nom qu'il faut réhabiliter. Pense donc à toutes les nobles missions qui t'incombent ; elles sont lourdes, mais je te sais capable de les entreprendre à condition de ne pas te laisser abattre, à condition de conserver tes forces.

Il faut donc lutter contre toi-même, rassembler toute ton énergie et ne penser qu'à tes devoirs...

4/20

Lucie à Alfred Dreyfus

Dimanche 6 janvier 1895.

Je suis bien tourmentée de ne pas avoir encore reçu de tes nouvelles. Je suis anxieuse de savoir comment tu as supporté ces horribles moments... On m'apporte tes deux lettres, c'est un soulagement pour moi, merci de me gâter ainsi, je reconnais là ton bon cœur. Je ne puis te dire combien cela me navre, quels déchirements je ressens à la pensée de tes souffrances. Quelle vie, mon Dieu, quel martyre! Je m'attendais à ce que tu aies un moment de détente terrible, une crise ; je suis sûre que cela t'a fait du bien de pleurer. Pauvre ami, nous étions si heureux, si tranquilles, nous ne vivions que pour nous, que pour faire le bonheur de nos parents, de nos enfants, de notre famille. Si seulement je pouvais être auprès de toi, partager tes douleurs, tes souffrances, rester dans ta cellule, vivre de la même vie que toi, je serais presque heureuse. J'aurais au moins l'immense bonheur de te soulager un peu, de te consoler avec mon immense affection, de t'entourer de tous les soins qu'une femme qui t'adore pourrait te donner. Mais je t'en supplie, garde ton courage, ne te laisse pas abattre...

Lucie à Alfred Dreyfus

Lundi 7 janvier 1895.

Ma première occupation, aussitôt levée, est de venirecauser un peu avec toi, de tâcher de t'envoyer un petit râyon de chaleur dans ta triste cellule. Je souffre tellement, tellement de te sentir si malheureux, de ne pouvoir soulager ta douleur, que tout ce qui m'entoure, tout ce qui se passe autour de moi, en un mot tout ce qui n'est pas toi, me laisse indifférente.

Je ne pense qu'à toi, je ne veux vivre que pour toi et dans l'espoir de te retrouver bientôt. Dis-moi, je t'en prie, tout ce que tu ressens, dans quel état physique tu es ? J'ai des angoisses, des inquiétudes terribles que ta santé ne te trahisse. Ah! si je pouvais te voir, si je pouvais rester auprès de toi, te faire oublier un peu ton malheur. Que ne donnerais-je pour cela!

Lucie à Alfred Dreyfus

7 janvier soir.

Que pourrais-je te dire, si ce n'est que je ne pense qu'à toi, que je ne parle que de toi, que toute mon âme, tout mon esprit sont tendus vers toi ? Je te demande, je te supplie d'avoir du courage, de ne pas te laisser abattre, de ne pas te laisser ronger par le chagrin et de lutter pour que tes forces physiques ne t'abandonnent pas. Il faut que nous arrivions à te réhabiliter ; nous faisons tout et nous ferons tout pour cela. Qu'est-ce que notre fortune à côté de l'honneur d'un homme, d'enfants, de deux familles ; je serai heureuse d'avoir consacré tout notre avoir à cette noble tâche...

Nous avons tous la conviction qu'il n'est pas d'erreur qui ne se reconnaisse un jour, que le coupable se trouvera et que nos efforts seront couronnés de succès...



Alfred à Lucie Dreyfus

De la prison de la Santé, mardi 8 janvier 1895.

...Dans mes plus tristes moments, dans mes moments de crise violente, une étoile vient tout à coup briller dans mon cerveau et me sourire. C'est ton image, ma chérie, c'est ton image adorée, que j'espère revoir bientôt et auprès de laquelle j'attendrai patiemment qu'on me rende ce que j'ai de plus cher en ce monde, mon honneur, mon honneur qui n'a jamais failli...

Alfred à Lucie Dreyfus

Mercredi 9 janvier 1895.

... Vraiment, quand j'y pense encore, je me demande comment j'ai pu avoir le courage de te promettre de vivre après ma condamnation. Cette journée du samedi reste dans mon esprit gravée en lettres de feu. J'ai le courage du soldat qui affronte le danger en face, mais hélas! aurai-je l'âme du martyr?...

Je vis d'espoir, je vis dans la conviction qu'il est impossible que la vérité ne se fasse pas jour, que mon innocence ne soit pas reconnue et proclamée par cette chère France, ma patrie...

Alfred à Lucie Dreyfus

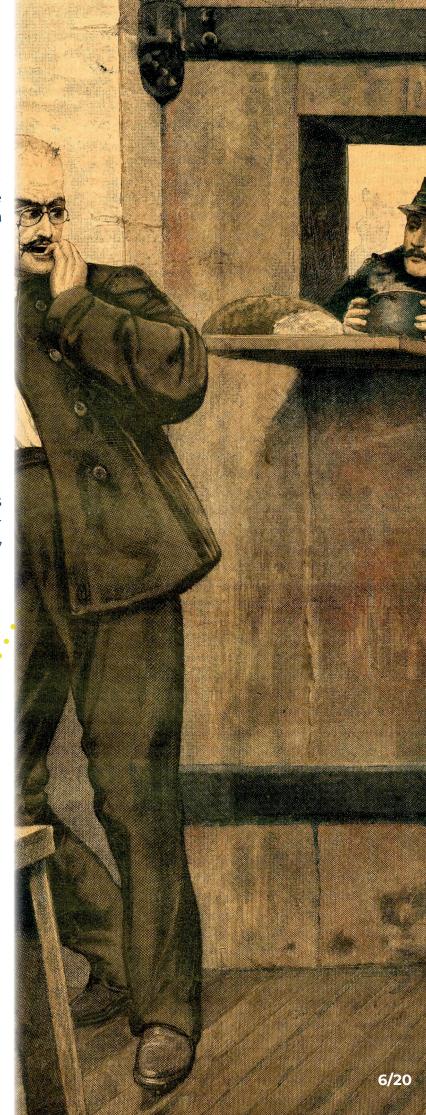
Jeudi 10 janvier 1895.

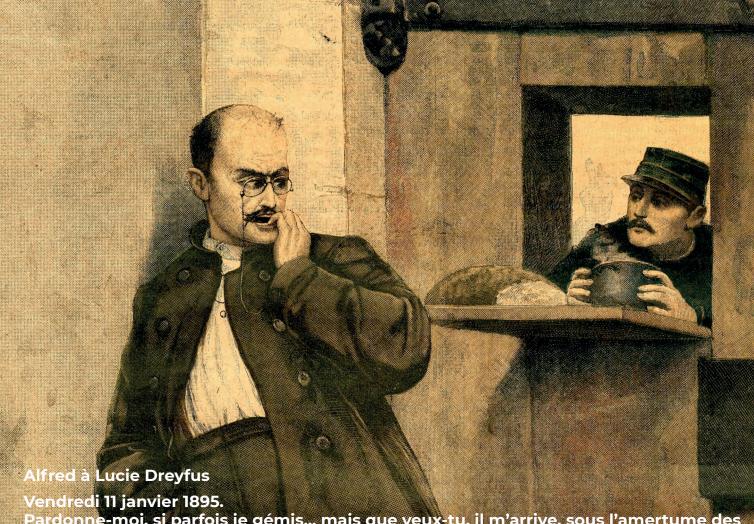
Depuis ce matin deux heures, je ne dors plus, dans l'attente où je suis de te voir aujourd'hui. Il me semble que j'entends déjà ta voix chérie me parler de nos chers enfants, de nos chères familles... et si je pleure, je n'en ai pas honte, car le martyre que j'endure est vraiment cruel pour un innocent...

Lucie à Alfred Dreyfus

Jeudi 10 janvier 1895.

J'ai reçu hier soir ta lettre de mardi et je l'aie lue, relue; j'ai pleuré étant seule dans ma chambre et ce matin encore à mon réveil. J'avais joui cette nuit d'un peu de calme, j'avais rêvé que nous causions; mais quel réveil, quelles angoisses quand je me suis trouvée de nouveau en proie à mon sombre chagrin! Si je souffre tant, c'est pour toi qui subis héroïquement le plus terrible des martyres, pour toi qui as été torturé moralement de la façon la plus épouvantable et la plus imméritée...





Pardonne-moi, si parfois je gémis... mais que veux-tu, il m'arrive, sous l'amertume des souvenirs, d'avoir besoin d'épancher dans ton cœur le trop plein du mien. Nous nous sommes toujours si bien compris, mon adorée, que je suis sûr que ton âme forte et généreuse palpite d'indignation avec la mienne.

Nous étions si heureux! Tout nous souriait dans la vie. Te souviens-tu quand je te disais que nous n'avions rien à envier à personne? Situation, fortune, amour réciproque de l'un pour l'autre, des enfants adorables... nous avions tout enfin.

Pas un nuage à l'horizon... puis un coup de foudre épouvantable, inattendu, si incroyable même, qu'aujourd'hui encore il me semble parfois que je suis le jouet d'un horrible cauchemar.

Je ne me plains pas de mes souffrances physiques, tu sais que celles-là je les méprise, mais sentir planer sur son nom une accusation épouvantable, infâme, quand on est innocent... Ah! cela non! Et c'est pourquoi j'ai supporté toutes les tortures, tous les affronts, car je suis convaincu que tôt ou tard la vérité se découvrira et qu'on me rendra justice.

J'excuse très bien cette colère, cette rage de tout un noble peuple auquel on apprend qu'il y a un traître... mais je veux vivre, pour qu'il sache que ce traître ce n'est pas moi.

Soutenu par ton amour, par l'affection sans bornes de tous les nôtres, je vaincrai la fatalité. Je ne prétends pas que je n'aurai pas encore parfois des moments d'abattement, de désespoir même. Vraiment, pour ne pas se plaindre d'une erreur aussi monstrueuse, il faudrait une grandeur d'âme à laquelle je ne prétends pas, mais mon cœur restera fort et vaillant...

Je vivrai, mon adorée, parce que je veux que tu puisses continuer à porter mon nom comme tu l'as fait jusqu'à présent, avec honneur, avec joie et avec amour, parce qu'enfin je veux le transmettre intact à nos enfants.

Ne vous laissez donc pas abattre par l'adversité ni les uns ni les autres ; cherchez la vérité sans trêve ni repos...

Pour prolonger:

- · Alfred Dreyfus, Cinq années de ma vie, Paris, La Découverte, 1994.
- · Vincent Duclert, *Alfred Dreyfus. L'honneur d'un patriote*, Paris, Hachette, Pluriel, Références, 2016.
- · Philippe Oriol, L'Affaire Dreyfus de 1894 à nos jours, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

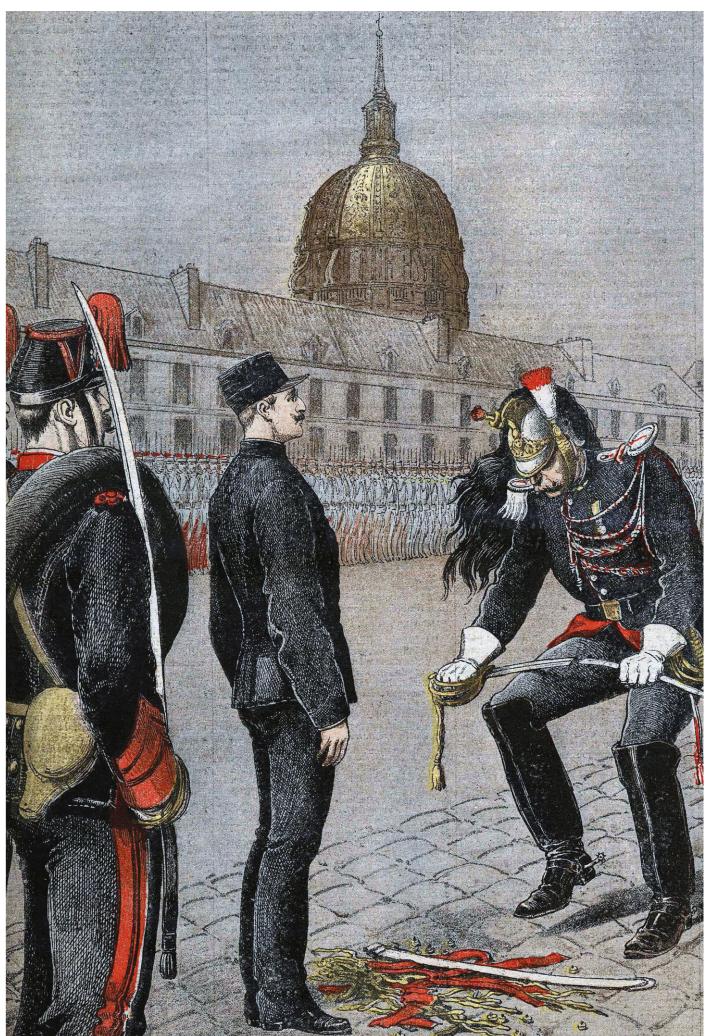
Dreyfus a-t-il avoué ?

C'est une légende qui se répandit au lendemain de la dégradation (voir le texte de Barrès, p. 18) et qui, depuis, règulièrement, est reprise. Non ! Dreyfus n'a jamais rien avoué puisqu'il était innocent du crime pour lequel il fut condamné. Et les témoignages – d'ailleurs peu concordants quand ils ne sont pas contradictoires – qui furent mis en avant sont, les historiens l'ont montré, sans valeur.

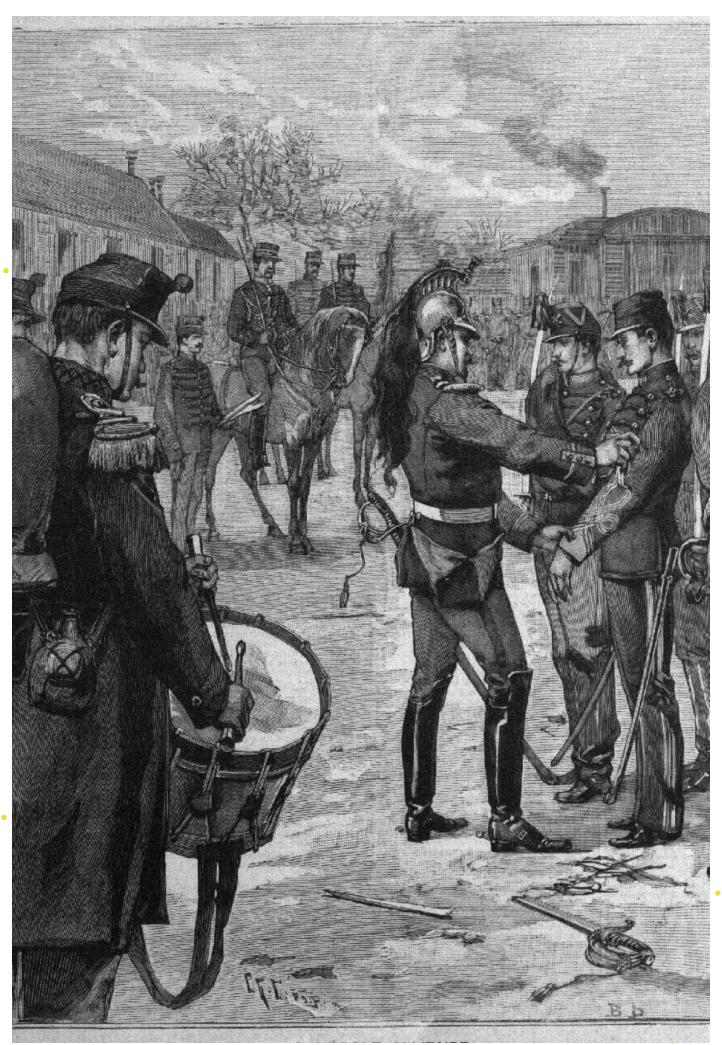
Activités élèves

Avant la visite

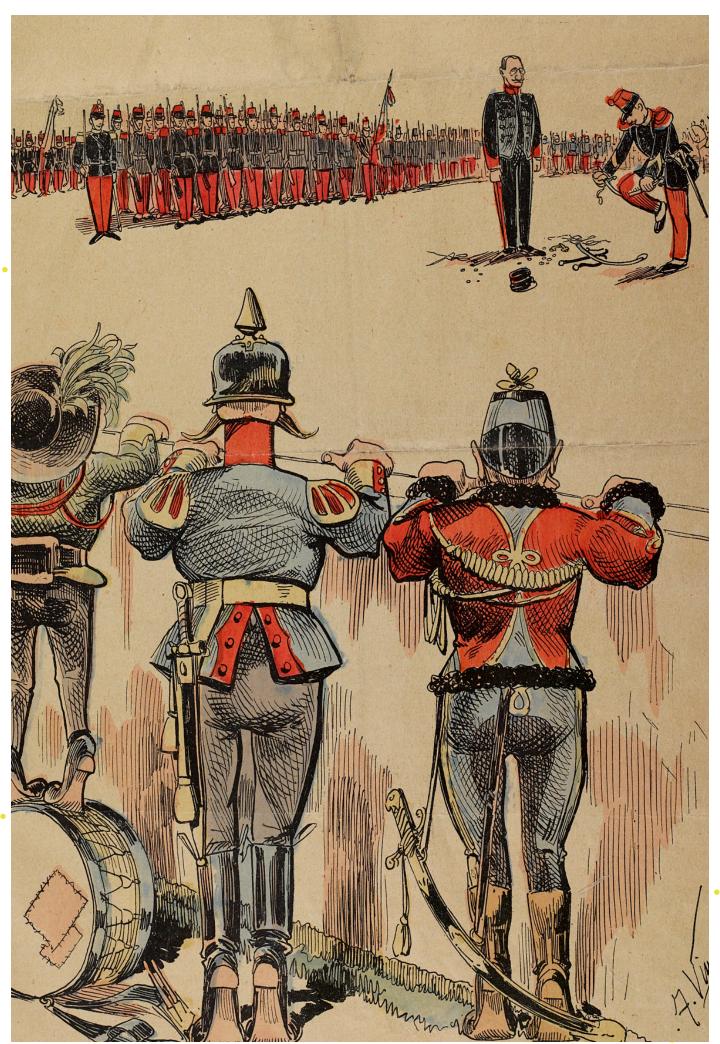
- Sur la base des souvenirs de Dreyfus et de sa correspondance avec son épouse, imaginez que, journaliste, vous réalisez une courte interview de Lucie Dreyfus.
- Relevez, dans les extraits de lettres des pages précédentes, tout ce qui traduit l'amour que se portent Lucie et Alfred Dreyfus et comment Lucie permet à son mari d'endurer son martyre.
- 3 La photographie présentée page 2 a été prise quelques minutes après la dégradation. Comment décririez-vous ce que traduit le regard d'Alfred Dreyfus ?
- Analysez dans l'image de la dégradation de la page suivante comment le dessinateur a traduit l'événement. Que vous inspire l'attitude de Dreyfus ? et celle de l'adjudant chargé de le dégrader ?
- Comparez l'image de la dégradation reproduite page suivante avec celles qui se trouvent à la suite. Quelles différences y voyez-vous et que traduisent-elles relativement aux intentions de chacun des auteurs?
- Qui est Tim, l'auteur de la scupture de la p. 16 ? Faites-en une courte biographie. Cette statue se trouve dans trois endroits à travers le monde. Saurez-vous les retrouver ? Quelles informations trouvez-vous sur l'histoire de cette statue ?



Le Petit Journal, supplément illustré, 13 janvier 1895.







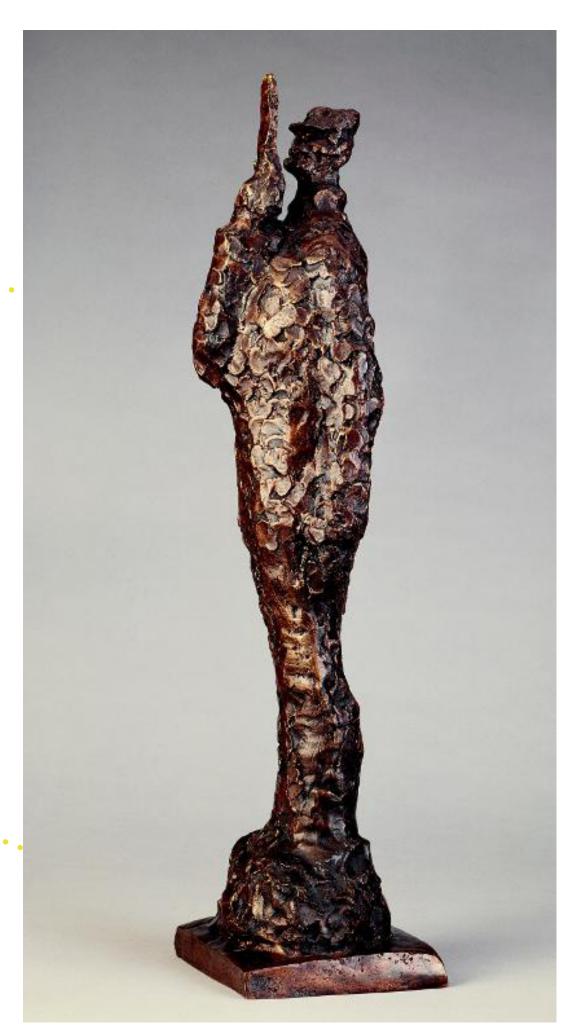


Le Journal illustré, 1895. Dessin de Lionel Royer.





De Amsterdammer, Weekblad voor Nederland [Pays-Bas], 24 septembre 1899. Dessin de Johan Braakensiek.



Hommage au capitaine Dreyfus, 2003. Sculpture de Tim.

Voici deux comptes rendus de la parade de dégradation. Qui en sont les auteurs ? Expliquez pourquoi Jean Ajalbert a pu en écrire : « Il faudrait empêcher les sauvages de se mêler de l'appareil de justice ». Comment s'y expriment l'antisémitisme et la xénophobie ?

Le général et sa suite restent fermes sur leurs chevaux. L'enceinte militaire est impassible et tendue. Un seul souffle, que rythme une seule horreur. C'est la fin du supplice matériel. Le géant tire le sabre de celui qui fut capitaine et, d'un coup sec, dernier éclair, le brise sur son genou. Ces vestiges sont à terre, lamentable guenille, punis pour leur porteur infâme, morts à sa place et flé-

tris avec'lui...

Que peut-on faire de plus à ce petit automate, complètement noir et dépouillé de tout, à cette bête hideuse de trahison qui demeure debout sur ses jambes raides, survivant à sa catastrophe, épouvantail pour les faibles et désolation pour les forts? On va l'exposer au mépris de ceux qui furent ses compagnons et dont il préparait la défaite, de tous ces braves officiers, de tous ces humbles soldats, immobiles et terrinés, thez qui la fureur lutte avec le dégoût et les débris de pitié qui subsistent dans les âmes nobles même en présence des

pires forfaits. Il va défiler devant ces honnêtes gens, devant la droiture, devant la discipline, devant le devoir, devant ces héroismes en puissance, tous sentiments privés de sens pour lui, le traître, qu'obnubilèrent une monstrueuse déviation morale, une incompréhensible et cupide perversité.

Le funèbre cortège s'est remis en marche. Il fait le tour de cette muraille militaire, de ces poitrines gonflées à qui toute manifestation extérieure est interdite, mais dont la contraction n'est que plus atroce. Or, celui qui fait partie d'une foule éprouve en chaos toutes les impressions environnantes. Je suis dans chaque homme, dans chaque officier. Je m'associe à sa révolte, à son indignation: « C'est la détresse d'un semblable. — Oui, mais il voulait patiemment, froidement, la ruine de tous. — Il était né traître. — Non, chacun fait et défait son âme. Il pouvait s'appuyer sur l'exemple. — Il subit un martyre. — Pour ce scélérat, la souffrance morale n'est rien. Il est au delà d'elle; nous sommes plus

torturés que lui. »

Cependant il s'approche entre ses gardiens, le cadavre marchant, d'un pas inconscient de parade, grêle aux regards, mais grandi par la honte, et tel que la haine saisit et domine le tourbillon sensible. Près de nous, il trouve encore la force de crier: «Innocent!» d'une voix blanche et précipitée. Le voici devant moi, à l'instantané du passage, l'œil sec, le regard perdu vers le passé, sans doute, puisque son avenir est mort avec l'honneur. Il n'a plus d'âge. Il n'a plus de nom, Il n'a plus de teint. Il est couleur traitre. Sa face est terreuse, aplatie et basse, sans apparence de remords, étrangère à coup sûr, épave de ghetto. Une fixité d'audace têtue subsiste, qui bannit toute compassion. C'est sa dernière promenade parmi les humains, et l'on dirait qu'il



en profite, tant il se domine et brave l'ignominie. C'est un terrible signe que cette volonté n'ait pas sombré dans la boue, qu'il n'y ait eu ni effondrement ni faiblesse. En cette tragique circonstance, les pleurs n'eussent pas semblé d'un lâche.

Les vociférations populaires ont cessé. Le peu de soleil a disparu. Nos nerfs sont épuisés. Il est temps que le drame s'achève. La dégradation et le défilé ont duré juste dix minutes; mais notre émotion a fait le tour du cadran. Le terme de cette marche sinistre, c'est le fourgon noir, là-bas, dans la petite avenue où le cadavre arrive enfin et s'enfourne, soulevé par les gendarmes. Nous sommes soulagés de sa présence.

La vie reprend. Les troupes se disloquent. Battez tambours! sonnez fanfares! Jetez sur cette immonde sépulture votre manteau sonore et fier. Les fusils se hérissent. Les soldats marchent fermement, et ce spectacle est fixé pour toujours dans leurs yeux. Car l'idée de patrie est si foncière et hautaine qu'elle puise des forces dans l'antithèse et que les attentats dirigés contre elle la surexcitent. Sur les débris de tant de croyances, une seule foi reste réelle et sincère : celle qui sauvegarde notre race, notre langue, le sang de notre sang et qui nous rend tous solidaires. Ces rangs serrés, ce sont les nôtres. Le misérable n'était pas Français. Nous l'avons tous compris par son acte, par son allure, par son visage. Il a comploté notre désastre, mais son crime nous a exaltés. Et comme, au milieu du tumulte, des commandements et des marches guerrières je sors de ce spectacle maudit, je vois se dresser devant moi l'altière et simple colonne élevée « à la mémoire des officiers et soldats des armées de terre et de mer tombés au champ d'honneur pour la défense de la patrie ».

Léon Daudet.

Léon Daudet, « Le châtiment », *Le Figaro,* 6 janvier 1895<mark>°</mark>

RÉFLEXIONS

PARADE DE JUDAS

Quand à neuf heures sonnant, le petit peloton se détacha de l'angle de l'immense carré, les cinq à six milles personnes présentes là et si émues par cette tragique attente eurent une même pensée : Judas s'écria : « Vous direz à la France enmarche trop bien!

Certes, c'était un décor plus beau la vue du sang, on y trouve un spectacle unique au monde : un tous. « Je suis seul dans l'univers », eussent éveillé chez nous quelque tapitaine de uhlans. » Ah! non, humanité que sa correction, tout son aspect de mensonge empêchèrent absolument.

Tous nos cœurs semblaient avoir cessé de battre, tant le spectacle était poignant et tant l'homme nous • laissait insensibles, tandis que le brigadier de la garde, magnifique detenue et merveilleux dans ses gestes, le dépouillait si vite et si lentement, de ses boutons, de ses galons. Le plus terrible fut quand on brisa son sabre.

Cependant, Judas, sur la tête des malheureux qui sont unis à lui (mais ne pensons point à cette pauvre femme, à ces enfants qui nous forceraient à nous émouvoir) jurait de son innocence. Hélas! elle est inadmissible. Si j'en crois des personnes informées, on s'est servi, pour le convaincre, du procédé connu: on lui a communiqué, à lui seul, des documents fabriqués exprès et qu'on a retrouvés dans les mains de l'étranger.

Cependant, la parade, cette cérémonie si puissante de simplicité, n'était point terminée par la dégradation. Judas, jusqu'à cette heure, avait été un petit point, presque une abstraction, au milieu de cet immense espace. Maintenant il allait, comme un pilori qui marche, être exposé aux regards de tous... Il défila. La foule hurlait dans le lointain : « A mort ! » Comme sa promenade semblait longue!

Quand il passa auprès de nous, il tière que je suis innocent!»Sa figure de race étrangère, sa roideur, toute qu'à la Roquette; et, s'il y manque son atmosphère révoltent l'homme le moins prévenu. Quand j'ai vu Emile Henry entrainé à la guilhomme meprisé, abandonné de lotine, je n'avais pour lui qu'un sentiment fraternel. Mais avec celui-là aurait-il pu s'écrier. Sa mort du nous n'avons rien a faire. « Dans moins, la chute de son cadavre trois ans, disait quelqu'un, il sera certes, il n'est pas au monde un groupe d'hommes qui puisse accepter Dreyfus. Seule, dans un bois décrié, une branche d'arbre se tend vers lui, pour qu'il s'y pende.

Et, puisqu'il a fait appel au témoignage des assistants qui sont en mesure de raconter au pays ce qu'ils virent, nous devons, pour nos frères français, compléter la dégradation de Judas, lui arracher quelque chose encore : la vérité, qui enfin lui échappa.

Remis entre les mains du capitaine de service il a déclaré, sous l'émotion dont une telle parade, la plus formidable humiliation qui puisse. atteindre un homme, l'avait secoué : « Si j'ai livré des documents, c'était pour en recevoir, en échange, de plus utiles à la défense nationale »

..... Maintenant, Judas emmené, les musiques militaires mettaient leur légère sonnerie, sonnaient l'honneur et la loyauté sur la place et disaient à la foule que tout était rentré selon l'ordre et la tradition française. Les troupes défilaient dessinant leurs jolies figures... Fort bien! Mais plus profond, dans notre pays, il y a des choses à changer, des galons à arracher, des enseignes à briser. Nous ne sommes pas sûrs les uns des autres. Une poignée d'hommes mettent çà et là de légers points de pourriture sur notre admirable race. MAURICE BARRES



Maurice Barrès, « La parade de Judas », *La Cocarde*, 6 janvier 1895.

Pendant la visite

Retrouvez, dans le « générique » du musée les portraits de Léon Daudet et de Maurice

Faites pour chacun une petite présentation biographique.

Trouvez le second portrait de Barrès. Quel costume porte-t-il ? De quoi s'agit-il ?

Paris, le 5 janvier.

En ce triste matin d'hiver, de nombreux curieux se réunissaient autour de l'Ecole militaire, qui se trouve à proximité de l'exposition de 1889, afin d'assister à la dégradation du capitaine. On reconnaissait un grand nombre d'officiers, certains accompagnés de leur femme. Cependant, à l'entrée de la cour, ne furent admis que des officiers et quelques journalistes.

A l'extérieur stationnaient la foule, des badauds qui d'habitude assistent aux exécutions... La police était en nombre.

A neuf heures, la cour immense fut remplie par des détachements de soldats, qui formèrent le carré, en tout cinq mille hommes. Au milieu d'eux, un général à cheval. Quelques minutes après neuf heures, Dreyfus, revêtu de son uniforme de capitaine, fut amené dans la cour. Quatre soldats l'encadrèrent devant le général. Ce dernier s'écria: « Alfred Dreyfus, vous êtes indigne de porter les armes. Je vous dégrade au nom du peuple français. Qu'on exécute le jugement. »

Dreyfus leva sa main droite et cria: « Je jure que vous dégradez un innocent. Vive la France. »

A ce moment, les tambours se mirent à battre la générale. un greffier militaire commença d'arracher les boutons et les galons de l'uniforme, qui avaient été décousus auparavant. Dreyfus garda un maintien digne pendant toute cette procédure, qui dura à peine quelques minutes. Ensuite ce fut le défilé devant le front des troupes.

L'attitude de Dreyfus fut celle de l'homme conscient de son innocence. En passant devant un groupe d'officiers qui l'interpellaient « Judas traître », Dreyfus leur répondit en criant: « Je vous défends de m'insulter ». A 9 h 20, le défilé prit fin.

Dreyfus, enchaîné, fut alors remis entre les mains des gendarmes. A partir de maintenant, il sera traité comme prisonnier civil. La foule accourut devant la porte pour assister au départ du prisonnier. Des cris de haine se firent entendre: « Si jamais on le sort, chacun en voudra un morceau ».

Cependant toute attente devenait inutile et les témoins de la dégradation s'éloignèrent sous l'étreinte d'une bizarre émotion. L'attitude particulièrement ferme (3) de l'homme qui venait d'être déshonoré avait profondément impressionné certains parmi eux.

Activités élèves

Avant ou Pendant la visite

- 9 Vous êtes journaliste pour la télévision. Racontez en direct, en vous aidant des textes précédemment donnés et du texte en regard, la dégradation de Dreyfus.
- 10 L'auteur de ce texte est Theodor Herzl.

Qui est-il?

Dressez-en une rapide biographie après avoir retrouvé son portrait dans le « générique » à l'entrée du musée.

Je voudrais ajouter que Dreyfus, en passant devant les soldats, parmi lesquels se trouvaient de nombreuses jeunes recrues, s'écria fréquemment: « Je suis innocent ». S'arrêtant devant un groupe de journalistes, il s'exclama: « Vous ferez savoir à toute la France que je suis innocent ». Certains parmi eux l'accablèrent d'injures. De la foule, qui suivait la cérémonie de l'extérieur à travers les grillages, partaient des cris « Mort au traître » (4).

On répète un peu partout une explication intéressante, mais dont la véracité reste à prouver. Dreyfus aurait dit ce matin aux soldats qui le gardaient: « Je suis innocent. Si j'ai livré des documents à l'étranger, c'était par ruse, afin d'obtenir des renseignements secrets très importants. Dans trois ans, la vérité éclatera. Le Ministre en personne demandera la révision. » Un journal du soir rapporte que Dreyfus aurait tenu ce matin les propos suivants au capitaine de la prison militaire : « Vous êtes, capitaine, l'instrument de la plus grande injustice du siècle. »

Après la dégradation, Dreyfus, transféré à la prison civile dans la voiture cellulaire, y subit le sort réservé aux criminels de droit commun. Ainsi il fut photographié dans son uniforme en loques.

⁽³⁾ Ce texte laisse supposer que Herzl mettait déjà en doute la culpabilité de Dreyfus.

⁽⁴⁾ Ce texte a subi probablement la censure de la rédaction du journal. Herzl a raconté, à plusieurs reprises, que la foule avait crié « Mort aux Juifs », et que ces cris l'avaient profon- 19/20 dément blessé.